

tion et ne sachant comments'y prendre.

Sorti de table, désœuvré, il fou rageait dans les tiroirs de son bureau. Par hasard, un carnet de notes, vieux de plusieurs mois, lui tomba sous la main. Machinalement, il le feuilleta. Des invitations, des rendez-vous, des cadeaux à envoyer, des visites à rendre, des pertes de jeux, des achats de chevaux, toute cette comédie d'une vie élégante qui paraît si pleine de loin... et si vide quand on y réfléchit... Un nom le frappa : gagné à Benque, 5800 francs.

Une idée surgit brusquement dans son esprit. Cet argent il aurait pu le perdre, il perdait souvent plus que cela. Pourquoi ne l'aurait-il pas perdu ?

Cependant, 6000 francs, c'était une somme ! Mais il avait eu ces derniers temps une veine insolente.

Il alla à son secrétaire et vérifia sa réserve de jeu. Il comptait soigneusement 5800 francs en billets, les mit sous enveloppe, et sonna.

— Faites atteler, dit-il au valet qui se présenta.

Sa tristesse avait disparu, il avait trouvé...

Seule, assise dans la pauvre pièce qui lui servait à la fois de salle à manger et de cuisine, Mme Tholozan se sentait encore plus profondément désolée que de coutume. Les chérubins, tout en s'endormant, lui avaient fait part de leurs rêves ! Le petit Jésus allait leur apporter ceci et cela, le beau cheval et la belle poupée, et, religieusement, ils avaient suspendu leurs bas au pied du lit. Quelle joie c'eût été autrefois, et maintenant ! Ses ressources étaient épuisées ; aucune nouvelle de l'absent aimé parti au loin pour bâtir un nouveau nid à sa couvée. Que faire ? L'avenir lui paraissait si noir, si absolument sans issue, que, cachant sa tête dans ses mains, elle sanglota éperdument.

La cloche de la porte sonna. Etonnée, elle ne songea pas à aller répondre. Qui pouvait se présenter chez elle à cette heure indue ?

La sonnette tinta de nouveau ; elle ouvrit, et à sa profonde surprise, se trouva en face d'un homme extrêmement élégant qui, chapeau bas, avec la même exquise politesse qu'il eût mis à saluer une duchesse dans un

salon princier, s'excusa de se présenter si tard.

Sans s'arrêter aux interrogations de la jeune femme, il pénétra dans la cuisine et déposa sur la table deux énormes paquets.

— Madame, dit-il, je suis le vicomte de Galbe. Veuillez me pardonner si je prends votre logis d'assaut à pareille heure, mais c'est aujourd'hui seulement que j'ai connu votre adresse, et je n'ai pu attendre jusqu'à demain pour venir régler une affaire qui me tenait fort à cœur.

J'avais contracté envers M. votre père une dette de jeu, qui, pour des raisons trop longues à expliquer, n'a pas encore été réglée. Je suis donc votre débiteur.

Et sortant un carnet de sa poche, il montra à la jeune femme, une note qui indiquait la date, la somme, etc, en un mot, une foule d'indications extraordinairement précises.

— Vous voyez, madame, continuait-il très vite, pour ne pas donner à la jeune femme muette et surprise, le temps de se remettre, tout cela est bien en règle, et j'ai des excuses à vous faire d'avoir tant tardé.

Maintenant, ajouta-t-il gaiement, les dettes de jeu ne portent pas intérêt, mais je suis si en retard que pour une fois, vous tolérerez que je passe outre à la coutume, et désignant les gros paquets posés sur la table : Voilà le gros cheval et la poupée que vous voudrez bien offrir de ma part à vos bébés.

Et saluant profondément, il sortit.

Tout en descendant, à tâtons, le piètre escalier :

— J'ai menti comme un gueux, se disait-il à lui-même... et bien mal... manque d'habitude ; mais vrai, je ne m'en repens pas : les bébés riront demain !

Pierre Lorraine

M. Alfred Descarries vient de mettre en vente, un recueil de poésies canadiennes, intitulé "Heures Poétiques". Ce joli volume, qui arrive juste à son heure, au moment des étrennes est offert au public à 50 cts l'exemplaire, à la librairie Saint-Louis, chez Renaud, Pony, tous de la rue Sainte-Catherine, chez Cadieux & Dérôme, Granger & Frères, de la rue Notre-Dame.

Quittez ce souci



Gaétane de Montreuil

C'EST peut-être parce que j'ai le cœur mauvais et l'esprit à l'envers, mais, je l'avoue, je me suis senti une irrésistible envie de rire, en lisant les doléances — ne devrais-je pas écrire des doléances

— adressées par des âmes sensibles, lors de la Sainte-Catherine, aux femmes qui, à trente ans, ne se sont pas mises sous la tutelle d'un mari.

Evidemment, cette sympathie part d'un bon naturel. Mais "les pauvres filles" ne pourraient-elles pas, à cette pitié superflue, répéter, en le variant un peu, le petit discours que le roseau de la fable tint, un jour, au chêne altier : "Quittez ce souci, je plie et ne romps pas." — Je plie, mais moins que vous peut-être, mesdames, qui avez un mari et des enfants."

Quant à moi, je ne connais que des vieilles demoiselles sereines et heureuses de leur sort, et je me demande avec quelle surprise narquoise elles doivent lire les pages attendries dont elles font le sujet.

La chronique nous a toujours montré ces vierges sages comme une classe à part, honteuses d'elles-mêmes, éternellement attristées de leur isolement. Mais la chronique, sur ce point, semble s'être souciee bien plus de discuter que de renseigner. La psychologie n'est pas habituellement le plus grand défaut des chroniqueurs. Et la vieille fille a traversé les générations faussement éclairée par une lumière artificielle.

Elle s'en soucie peu, et cela prouve bien à quelle hauteur elle plane au-dessus de nos quolibets.

Le vieux garçon se cabre quand on l'appelle égoïste ; la vieille fille laisse dire d'elle tout ce que nous inspire notre sottise, mais elle compare, ironique, la légende dont on l'entoure à